



Autour de Paul Vanderborght

COMMUNICATION DE ROGER FOULON
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 AVRIL 2005

Jailissant du purgatoire où nombre de poètes disparus attendent une hypothétique résurrection, des amers surgissent parfois guidant les regards des voyageurs que nous sommes. Ces points de repère apparaissent souvent par hasard soit à l'occasion de la réédition d'une œuvre, soit d'un anniversaire, soit encore d'une commémoration.

Tel est le cas de Paul Vanderborght qui, après la première guerre mondiale connut son heure de gloire et de qui, André Doms, en 2000, à l'enseigne de *L'Arbre à paroles*, a publié un fort volume de deux cents pages reprenant l'essentiel de ce poète et faisant précéder ce choix d'une « lecture » dans laquelle il présente non seulement l'auteur, mais une analyse de ses différents recueils.

J'ai bien connu Paul Vanderborght durant la seconde guerre mondiale, de 1941 à 1944. Il était alors professeur de français à l'Athénée de Mons et, dans le tramway qui, à l'époque, reliait péniblement Charleroi à Mons, il se mêlait volontiers à quelques jeunes s'intéressant à la poésie et essayant de traduire leurs premiers émois d'une manière assez malhabile. Bientôt, Vanderborght devint leur mentor. Dès lors, certains soirs, il les conviait à des rencontres littéraires, chez lui, à Waudrez-lez-Binche, sous l'église du Cercle des Jeunes poètes binchois qu'il avait créé. Je faisais partie de cette petite troupe en compagnie, notamment, de Gérard Prévôt et de Claude Evrard (ce dernier anima longtemps une émission quotidienne à la radio, sous le pseudonyme de Claude Vignon).

C'était l'occasion, pour les néophytes que nous étions alors, de lire à notre aîné nos premiers essais, d'entendre aussi son jeune fils, Jean-Paul, tapoter un peu sur le piano familial. Plus tard, ce fils, passionné de jazz, créera son propre

ensemble sous l'appellation de « Jean-Lou et son bastringue ». Il présentera d'ailleurs durant des années des récitals ou spectacles voués au « modern-jazz » et à des rétrospectives intitulées « swing nostalgie ». Il suivra, entre autres, à la piste Robert Goffin qui fut, on le sait, un des premiers écrivains à s'intéresser et à jouer du jazz.

Le plus doué des novices que nous étions alors était, sans conteste, Gérard Prévôt. Nous étions émerveillés qu'il eût, dès 1941, à l'âge de vingt ans, publié son premier recueil aux éditions Wellens-Pay, à Bruxelles. Son titre, *La Première Symphonie*, imprimé en lettres de feu, couvre une vingtaine de poèmes que le jeune poète introduit, avec un certain pompiérisme, en affirmant : « Le symbole de la Première symphonie est, en quelque sorte, l'apothéose de l'amour... La tristesse de la jeune âme à l'aurore de la Vie se change, au contact de l'amour sincère et fort, en une magnifique certitude... »

Les règles classiques régissent ces premières confidences, somme toute assez mièvres. D'ailleurs, leur auteur les bannira plus tard de sa bibliographie.

À l'époque, Vanderborgh t joue volontiers au censeur repérant aussitôt toute erreur de versification, tout manque de musicalité, toute image archaïque. Pourtant, bien qu'il soit praticien, dans ses premiers écrits, du vers régulier, il est bientôt devenu, au temps de sa jeunesse, un laudateur de tendances plus actuelles.

C'est Robert Vivier qui, dans un long chapitre consacré à la poésie, texte paru en 1958 dans *l'Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*, souligne cette libération de l'écriture. « Les années 1920 à 1925, écrit-il, furent pour la poésie en Belgique des années de désordre actif et joyeux, pendant lesquelles on eut l'impression que, dans l'oubli ou le dédain un peu hâtivement décidé des anciennes valeurs, quelque chose de frais était en train de naître... » Et Vivier continue : « Il ne faudrait pas négliger le prestige qu'exerçait alors l'unanimité humanitaire des Romains, des Vildrac, des Chennevière. On pourrait rattacher à l'unanimité un Habaru, un Bob Claessens, un Plisnier à ses débuts... C'est du côté du surréalisme que grandirent un Michaux, un Goemans, un Moerman, peut-être Chavée. Apollinaire hantait Robert Goffin et Paul Vanderborgh t ».

En 1920, ce dernier n'a guère plus de vingt ans. Il est né à Frasnes-lez-Gosselies, non loin de Charleroi, le 21 octobre 1899. Son père, instituteur, ayant été nommé à Manage, près de La Louvière, le petit Paul passe là son enfance

avant d'entreprendre des études secondaires à l'Athénée de Charleroi qu'il termine lorsque prend fin la grande boucherie. Dès 1918, il suit les cours de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université libre de Bruxelles. Passionné de littérature et de poésie, il s'adonne déjà à l'écriture. En 1920, il rassemble une vingtaine de poèmes dans un premier recueil, *Les Souffles libres* paru aux éditions Fischlin, à Bruxelles. Cela n'a guère laissé de trace bien qu'il soit préfacé par Léopold Rosy, alors directeur de la revue *Le Thyrsé*.

Paul Vanderborght est alors un jeune homme ardent et fougueux. Mille idées et projets bouillonnent et se pressent en lui. Il rencontre des jeunes épris, comme lui, de poésie. Il anime bientôt un organe estudiantin, *Un chant dans la cité* ainsi que d'autres publications qui réservent leurs pages à des écrits d'étudiants de l'ULB. Ainsi va naître une revue que Plisnier, dit-on, baptisa du nom de *La Lanterne sourde*. Durant une dizaine d'années, elle va jouer un rôle important dans la vie littéraire et artistique de notre pays.

Le premier numéro de *La Lanterne sourde* est daté de novembre-décembre-Noël 1921. Outre son appellation, elle porte la mention « Université de Bruxelles. Art et Littérature ». Un dessin d'Armand Massonet l'illustre. Il représente un étudiant coiffé d'une casquette à longue visière (toujours d'actualité). De sa main droite, il lève haut une lanterne. Le comité d'action de cette publication est animé par son directeur-fondateur Paul Vanderborght qui habite alors au 19 rue Lanfray à Ixelles. Tout de go, un éditorial annonce la couleur... « Nous voulons faire valoir le patrimoine littéraire, trop ignoré, de notre chère université libre ; rattacher ses jeunes poètes et prosateurs aux anciens disséminés de par la vie bourgeoise, rappeler ceux-ci dans le cadre estudiantin de leur temps, faire connaître ceux-là dans notre milieu actuel. » Et le clairon continue de sonner, avec prudence cependant : « Étudiants, dans l'acceptation totale du mot, nous n'aurons pas le vain orgueil de pontifier sous l'égide exclusive d'une école et de juger autrui d'après un critère proclamé définitif. Relativement indépendants, nous refusons de nous inféoder, pour l'instant, à une secte quelle qu'elle soit, sans toutefois renier nos maîtres et nous targuer de créer du neuf au mépris des règles immuables de l'évolution. » Et cela se termine par ces mots : « Nous n'estimerons pas notre tentative vaine si, plus tard, en des temps nouveaux que nous espérons meilleurs et éclairés, les cadets qui nous succéderont, avec plus d'ordre et de vive lumière,

daignent évoquer, dans les futures bâtisses, l'archaïque maison de Verhaeghen où, basochiens falots, nous n'avons osé allumer qu'une lanterne sourde. » Après une telle déclaration, il suffit de fermer le ban et de feuilleter le premier numéro qui, à l'époque, se vend deux francs et présente 56 pages de format 14 sur 20,5 cm.

Au fil de ces pages, on lit la véridique histoire du « Roseau vert » par Eugène Cox ; une étude consacrée au poète René Purnal, signée P.V. (Paul Vanderborght à n'en pas douter), étude enrichie de quelques poèmes de l'auteur de *Cocktails*, en préparation à l'époque. Paul Vanderborght lui-même confie à ce premier numéro deux poèmes intitulés *Marines*, douze quatrains d'alexandrins bien rimés où, déjà, le poète se souvient des mondes antiques qu'il célébrera par la suite...

Devant ce gonflement de voilures sereines
Héroïsant pour toi le vol d'un alcyon,
De loin, je t'ai sacrée, ô Femme, sœur d'Hélène,
Pour ta beauté poussant des nerfs sur Ilion.

Au sommaire encore, toujours sous les initiales de P.V. , une présentation du prosateur Charles Lecocq, précédant un de ses textes assez court ; puis, une nouvelle intitulée « Anniversaire », de Georges Bohy qui, plus tard, deviendra parlementaire, vice-président du Conseil de l'Europe de 1949 à 1968. On trouve aussi dans cette livraison un poème de Herman Frenay-Cid extrait d'*Un Cahier retrouvé* avec une présentation de plusieurs pages signées Théo Fleischman, le futur homme de radio. In fine, on apprend que l'association dont est issue la revue ne se contente pas de publier quelques textes, elle organise aussi les « Jeudis de la Lanterne sourde ». Le premier de ceux-ci a lieu le 24 novembre 1921. Après une introduction musicale, Paul Vanderborght, toujours sur la brèche, présente l'orateur du jour, Albert Guislain qui parlera du mouvement littéraire d'avant-guerre. La soirée qui se déroule à la Maison des étudiants, au Palais d'Egmont, se termine par d'autres pages musicales de Debussy, Ravel, Granados. Le texte d'Albert Guislain paraît d'ailleurs dans les deuxième et troisième numéros de *La Lanterne sourde*, datés de février et de mars-avril 1922.

Dans cette publication, Georges Ramaekers évoque la vie et l'œuvre de Prosper-Henri Devos, disparu en 1914. On y trouve aussi des pages de Lucien

Corremans, Ernest Moerman, Léon Chenoy ainsi que des « Propos sur le théâtre » par Robert Goffin. La revue annonce encore les prochaines manifestations publiques, notamment un gala littéraire et musical en l'honneur des Poètes de l'Yser ainsi qu'un concert donné avec le concours du Cercle musical universitaire. Mais l'événement sera la venue de Jules Romains qui, le 27 février 1922 parle de l'Université, de l'esprit poétique des temps nouveaux, sans oublier d'évoquer l'unanimité qui prône un accord profond du créateur avec le sentiment du collectif. Le texte de cet exposé paraîtra dans le quatrième numéro de *La Lanterne*. Vraiment, les animateurs de la revue sont infatigables. Ils annoncent bientôt la sortie de presse de deux recueils de poèmes : *La Joie douloureuse* de Paul Vanderborght et *Jazz-Band*, de Robert Goffin, ce dernier préfacé par Jules Romains. Ils vont paraître coup sur coup en 1922. En prélude, *La Lanterne sourde* en publie des extraits. *La joie douloureuse* constitue d'ailleurs, en 1922, un numéro double de la revue. C'est un ensemble placé sous l'invocation de Charles Vildrac de qui un quatrain apparaît sur la couverture :

La chanson que je me chante
Elle est triste et gaie.
La vieille peine y sourit
Et la joie y pleure.

Cinq parties se partagent les quelque soixante pages du recueil. Une lithographie de P.-A. Masui-Castricque intitulé *L'Effort* enrichit l'ouvrage. Sur cette litho, on voit un monde voué à l'industrie, avec ses grues, ses ponts, ses usines, ses fumées. Vanderborght semble avoir abandonné complètement la poésie classique de ses débuts. Plus beaucoup de mètres habituels ni de rimes, mais un développement plus musical des rythmes nouveaux avec, pointant le nez, une certaine emphase, des tableautins ou des exaltations empreintes d'unanimité :

Nous cherchons la nouvelle foi
Guidant l'Homme vers la lumière ;
Car nous portons en nos poitrines
La jeune flamme du vieux monde.

Parmi les dédicataires repris dans ce recueil, on lit les noms de Georges Duhamel, Jules Romains, Charles Vildrac, Franz Hellens et Blaise Cendrars.

À l'époque, les animateurs de *La Lanterne sourde* et leurs nombreux amis se retrouvent souvent dans un établissement sis au boulevard de Waterloo. Il s'agit du *Rallye*.

André Doms a évoqué ces rencontres estudiantines : « Peut-être, écrit-il, Vanderborght était-il aussi sensible que Jules Romains à ces hauts de la ville d'où, bon unanimiste, il contemplait une concentration urbaine dont il croyait partager, jusqu'à s'y noyer la vie diurne ou nocturne. » Mais, au cours de ces rencontres où l'on discute ferme, où « l'on s'exalte et dispute entre initiés de l'Art », Paul Vanderborght va trouver inspiration pour composer un petit ensemble de textes où sont évoqués les moments les plus exaltants de ces rendez-vous en ce lieu que le poète décrit de la sorte : « Rallye, rose pourpre de la Porte de Namur, rose imbibée de parfum, en ton lisse calice nichent de jeunes carabes dorés de poésie, de vieux pucerons et des coccinelles de luxe. »

L'ensemble, titré *Images du Rallye*, paraît en 1923, grâce à la générosité des patrons de la taverne. Le livre est illustré par trois dessins de James Ensor. Comme il se doit, dans un texte liminaire, Vanderborght encense Ensor qui, dit-il, « fait au soleil de grands gestes naïvement désinvoltes et (sème) dans (sa) barbe des marguerites blanches ». Deux de ces dessins représentent des masques, le troisième est le portrait d'une jeune femme, la compagne de René Verboom.

Les pages en prose d'*Images du Rallye*, bien qu'empreintes de fantaisie montrent pourtant un auteur déjà maître de son style qui parvient à rassembler dans une fresque amusante les noms de Cendras, Odilon-Jean Périer, René Purnal, Robert Goffin, René Verboom. Amitiés juvéniles de la part de Vanderborght qui se décrit comme suit : « J'ai deux francs en poche, un grand feutre noir, beaucoup d'ignorances » et qui parle de ses amis en clamant : « Nous sommes les plus heureux jeunes gens de la Terre ; nous sommes les plus illustres poétéraux du vieux continent ; et Bruxelles, notre ville, est la plus douce des villes. »

Cet humour transparaît encore dans le pseudonyme que se choisit alors

Vanderborght. Il d'appellera désormais Paul Chandail. On l'explique dans une note parue dans le quatrième numéro de *La Lanterne sourde*. « Paul Chandail, de prime abord, est encore inconnu ! C'est que la mutation est récente. Après avoir écrit, sous le nom de P. Loteur, la revue théâtrale et estudiantine *Les Bleus ont soif* ; après avoir été, en lettres de Basoche, Ruteboeuf et Diogène, le camarade Vanderborght allumeur de *La Lanterne*, séduit probablement par un modeste vêtement de femme, adopte pour signer désormais ses poèmes, le pseudonyme de Paul Chandail... Variations allotropiques, disait le professeur de chimie ; nécessité linguistique assurait un français incapable de prononcer correctement le nom flamand porté par le franc Wallon ; fantaisie, ajoutons-nous en serrant cordialement la large main du nouveau-né. »

Ce canular fera cependant long feu sauf dans le quatrième numéro de *La Lanterne* où Paul Chandail signe un billet relatif à Blaise Cendrars, invité comme beaucoup d'autres à la tribune créée par la revue.

Pourtant, *La Lanterne sourde* paraît faiblir. Son quatrième numéro a changé, non de format, mais d'aspect. Le dessin de la couverture a disparu et le titre se complète par la mention « Groupement et revue d'art contemporain ». L'équipe dirigeante a muté, elle aussi, car on ne trouve plus trace du comité directeur dirigé jusqu'ici par Paul Vanderborght. Dans cette publication, on remarque quatre similitudes, un bois gravé de Jean-Jacques Gaillard représentant Blaise Cendrars ainsi qu'un sonnet d'André Fontainas. Le nom de Pierre Bourgeois apparaît également.

Néanmoins, Vanderborght reste très actif puisque, en 1924, à l'enseigne de *La Lanterne sourde*, il fait paraître une anthologie qui va beaucoup secouer le monde littéraire de l'époque. Elle s'intitule *Poètes belges d'esprit nouveau*. Dans sa préface, Vanderborght qui fait suivre son nom de la mention « directeur de *La Lanterne sourde* », définit sa position de poète... « Les poètes au nom de qui je peux dire *nous* estiment comme leur aîné Franz Hellens qu'il faut achever de supprimer entre la Belgique et la France toute cloison hermétique. » Mais il tempère aussitôt ses propos en affirmant qu'il faut proposer, en Belgique, « d'assister à quelque première récolte faite sur nos terres et de nos seules mains ». D'où le choix proposé dans ce fort volume de 250 pages, de textes allant, alphabétiquement, de Pierre Bourgeois à Robert Vivier.

À l'époque, Pierre Bourgeois va s'efforcer de réaliser une association entre *La Lanterne sourde* et *Le Disque vert* créé en 1922 par Franz Hellens. Ainsi, dès novembre 22, une revue commune est baptisée *Écrits du Nord*. Sur la couverture du premier numéro gratifié de la mention 2^e série, n^o 1 apparaissent les noms de deux directeurs : Franz Hellens et Paul Vanderborght. Cependant, aucune explication n'est donnée à propos de cette mutation. En novembre, le deuxième numéro de cette 2^e série des *Écrits du Nord* semble s'en référer à ce qui suscita la création de *La Lanterne sourde*. En effet, sur la couverture, on trouve en caractères gras la mention : « Université de Bruxelles. » cela réapparaît sur le numéro 3. Mais *Écrits du Nord* disparaît fin 1922 pour retrouver, au cours du premier trimestre de 1923 son titre initial de *Disque vert*. Le nom de Vanderborght a disparu et seul règne en maître Franz Hellens. Ici non plus, aucune explication. Mais à son tour, durant une dizaine d'années, *Le Disque vert* cesse de paraître. Il revient à la surface en 1934 sous la haute houlette encore de Hellens. Il s'agit d'un fort numéro de près de 300 pages rassemblant une trentaine d'auteurs. Dans la préface du titre ressuscité, Mélot du Dy, en termes assez sibyllins tente d'expliquer la querelle ayant conduit à l'éviction de Paul Vanderborght. « Franz Hellens, écrit-il, fit alors alliance avec un groupe d'étudiants bruxellois bien actifs, sympathiques, épris de littérature. Les conditions qui avaient présidé à la naissance de la revue se modifièrent ; elle se transforma, augmenta de volume et sans doute aussi d'intérêt, prit le nom de *Écrits du Nord*, ce qui ne manquait pas de sérieux. Trois numéros parurent. Après quoi, l'administration nouvelle n'ayant pas donné toutes les satisfactions attendues, la revue reprit son ancien nom. Telle était, du moins pour moi, l'interprétation la plus claire de ce mariage suivi d'un prompt divorce. Mais, dans ce genre d'opérations sentimentales, rien n'est jamais très simple... » La vérité sur ce divorce, Mélot du Dy l'explique cependant aussitôt. « Il me faut mettre à l'actif d'Hellens, dit-il, la découverte d'Henri Michaux. Le vrai talent de ce dernier ne fut pas compris par le directeur de *La Lanterne sourde*. Il craignait que la prose folle de Michaux ne fit injure aux belles lettres. Ce fut une cause de malentendu. Je suis persuadé que Vanderborght entend mieux maintenant les rapports scandaleux de la folie et du style et qu'aussi bien la première, depuis Lautréamont, ne tire plus à conséquence. »

Entre-temps, Paul Vanderborght a obtenu son diplôme de docteur en

philosophie et lettres. Il s'est marié. Il part au Caire où il va demeurer de 1925 à 1929. Ce séjour va beaucoup marquer le poète. Il se souvient cependant encore de ses activités antérieures puisque, dès 1926, il lance, sur les bords du Nil, *La Lanterne sourde d'Égypte*. Là-bas, il compose en vers libres un gros recueil de 172 pages, *Messengeries d'Orient* qui paraît en 1927 à l'enseigne des Écrivains réunis, à Paris. Vanderborght dédie « ces images des pays lointains et sa pensée de voyageur » à son père et à sa mère. Robert De Troz qui dirige alors la Revue de Genève préface l'ensemble. « Le poète, dit-il, ne se borne pas à peindre une suite de petites images mahométanes : à travers elles, il se révèle à lui-même. » Le recueil est cependant une espèce de carnet de bord qui comprend neuf parties, depuis les instantanés liés aux sillages du départ, jusqu'aux pages évoquant la « présence de l'Europe » ainsi que l'Acropole menacée par ce qu'il appelle le « chaos du siècle XX ». Dans son « imagerie arabe », dans ses « paysages » et les évocations de la « plaine de fellahs » ou de la « terre promise », il décrit le monde qu'il découvre avec une exaltation lyrique teintée parfois d'exotisme et de pitié pour le peuple astreint aux tâches les plus rudes :

Les mulets ont, au cou, leurs colliers de verroterie
Qui détournent le mauvais Œil.
Bénis les hommes bruns dans leur labeur plastique,
Pour leur face d'idole et pour les oiselets tatoués sur leurs tempes...

Un autre long poème se clôt de la sorte : « J'écoute encore, ici, l'oracle, sibyllin de la vie et du sang. » Le livre se termine par des images captées en Grèce.

En Égypte, outre l'écriture, Paul Vanderborght, animateur né retrouve son besoin d'action. Il veut rendre un hommage mérité à Rupert Brooke, poète anglais, mort à vingt-huit ans, en 1915 dans les combats des Dardanelles, à bord d'un transport de guerre français. Le militaire a été inhumé à Skyros, une île de l'archipel égéen. Vanderborght va remuer ciel et terre pour arriver à ses fins et obtenir les aides officielles indispensables. Fondateur et secrétaire général du comité international constitué à cet effet, Vanderborght met sur pied des sections en Angleterre, France, Grèce et Belgique. Des hautes personnalités de ces pays s'intéressent bientôt au projet grâce aux incessantes démarches du promoteur. Le 5

avril 1931, beaucoup de sympathisants et de représentants officiels sont à Skyros pour assister à l'inauguration du monument érigé en mémoire de Rupert Brooke. C'est une œuvre du sculpteur athénien Michel Tombros. Sommant une stèle dans laquelle est scellée un médaillon représentant le profil du disparu flanqué d'une citation en grec : « J'ai vu la Terre sacrée de l'Attique et maintenant, je peux mourir », s'élève un homme nu, image dont Charles Bernard, parlant au nom du comité belge dira : « Il appartenait au sculpteur Michel Tombros de donner à la haute pensée qui nous rassemble en même temps que la pérennité du bronze un visage qui la rendit sensible aux hommes »... De nombreuses allocutions seront prononcées, notamment par Louis Piérard, député à la Chambre belge, par des représentants de la Grèce, de l'Angleterre et de la France ainsi que par M^{gr} Pantéléimon, évêque de Karystos et de Skyros. Tous évoquèrent la vie et l'œuvre de Rupert Brooke. Un pâtre grec lut un poème de sa composition tandis que tintaient partout les sonnailles des troupeaux. On dégusta aussi, sous les oliviers, du lait et du fromage de chèvre. À la suite de cette journée, Paul Vanderborght sera élu citoyen de Skyros. Une publication parue en 1931 évoque, non seulement par le texte des allocutions et des messages divers, mais également par l'image, ces heures fastes ayant rendu hommage à un poète représentant la jeunesse anglaise.

Cette inlassable activité n'empêche pourtant pas Vanderborght de s'intéresser à la poésie. Dès 1929, paraît une édition de luxe de son recueil *Plaine*, titre complété par la mention *poèmes du Nord*. Il sera repris en édition courante en 1932 par les éditions Labor. Dédiées à sa femme, ces 224 pages marquent un net retour à une poésie néoclassique. À l'exception de quelques textes en vers libres, voire en versets, la plupart des autres sont écrits en vers réguliers et rimés. L'auteur a cru bon de s'expliquer, in fine, dans ses « notes sur la technique ». « C'est au Caire, dit-il, que se précisa ce retour à la rime et aux mètres consacrés. L'atmosphère orientale n'y fut peut-être pas étrangère... L'Égypte me fit entendre la voix de ses poètes arabes, poètes foncièrement traditionalistes qui berçaient et faisaient gémir les foules en chantant leurs vers, savamment orfévres selon les rigoureuses lois d'une versification compliquée. J'entendis de ces poèmes portés par un rythme unique et par une seule rime obsédante. Et sans en comprendre le sens, je me laissai gagner, moi aussi, par leur magie musicale, par le charme de la monotonie rythmique, la puissance suggestive de la mélodie. »

Que trouve-t-on dans ce recueil *Plaine* qui lui vaudra, en 1933, le Prix Polak décerné par notre Académie ? Quelques dernières images d'Égypte, mais surtout des évocations de la Campine, de l'Yser ayant connu des années atroces, de la mer du Nord, de l'Ardenne, bref du pays qui paraît manquer beaucoup à Vanderborght. Cette nostalgie se devine dans un poème tel que « Paroles du retour ». En voici quelques vers :

Et que ce soit ainsi le retour un peu triste
Vers le Nord et la ville où chantent mes amis...
Cher mirage du cœur qui m'attire et persiste
Quand meurt celui d'un ciel pour qui j'ai tant frémi...

Pourtant, je vais à vous, je recherche ma route,
Ville de mes amis qui ne m'attendent pas.
Jeunesse au loin... Brabant... Souvenirs que j'écoute
Évoquer sourdement la saison des lilas...

Parmi les nombreux dédicataires apparaissant au fil des pages, citons, entre autres, Georges Virrès, Charles Vildrac, Maurice Gauchez, Pierre Bourgeois, Henry de Montherlant, Jean Tousseul, Hubert Krains, Franz Hellens.

Rentré en Europe, Paul Vanderborght est désigné comme professeur de français à l'Athénée de Chimay. Dès 1933, il exercera les mêmes fonctions à l'Athénée de Mons.

Sa passion pour la Grèce qui transparait dans ses recueils antérieurs va le conduire à entreprendre une croisière dans les îles qui forment un chapelet de beauté dans les eaux égéennes. Des poèmes de cette époque (1933-1937) vont être bientôt réunis sous le titre *Hellade*. Ils seront préfacés par Maurice Bedel et paraissent en 1938 aux éditions Labor. Le volume comprend deux parties, la première est écrite en vers réguliers ; l'autre, en prose. À l'exception de trois poèmes, en fin de volume, rappelant l'Égypte, le reste évoque l'Hellade, Delphes, le Péloponnèse, les îles et, bien sûr, Athènes où naquit Jean Moréas ici sacralisé par des strophes très classiques. En voici une :

Il chanta, comme au temps de la fière Pléiade,
La destinée humaine et l'orgueil de l'amour.
Le grand pays du Nord fut son plus cher séjour ;
Mais il n'oubliait pas le charme de l'Hellade.

Ce recueil vaudra à son auteur le Prix de Grèce décerné par un jury que présidait Paul Valéry. Dès lors, s'étant fixé à Waudrez-lez-Binche, Vanderborght va cesser de publier, mais il continue cependant d'écrire. C'est alors que la seconde guerre mondiale éclate avec son lot d'horreurs et de misères.

Après la tourmente, son goût pour l'action le conduit à prononcer plusieurs conférences, à fonder le « Cercle d'art binchois », à signer quelques pièces radiophoniques et plusieurs essais folkloriques. L'anthologie dont j'ai parlé et qu'a rassemblée André Doms comporte notamment une série de poèmes écrits de 1939 à 1970. Qu'elles soient en prose ou en vers, ces pages s'inspirent du jazz, du carnaval, de l'âge qui vient et de la mort proche. Le poète, en effet, est atteint d'un cancer qui, peu à peu, va ruiner sa santé. Il mourra le 27 novembre 1971. Un de ses derniers poèmes est prémonitoire. Il commence de la sorte :

Les poètes s'en vont avec les hirondelles,
Quand vient le vent d'automne et s'annonce l'hiver.
Ne les oubliez pas mais soyez-leur fidèles.
Faites leur connaissance ou relisez leurs vers.

C'est un peu pour obéir à ce souhait que j'ai voulu évoquer dans cette communication la vie et l'œuvre de Paul Vanderborght.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Roger Foulon, *Autour de Paul Vanderborght* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/foulon090405.pdf>>